

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du  
JOURNAL,  
Rue 25 Mai No. 67.

HONNEUR ET PATRIE ?

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de  
L'ABONNEMENT  
3 francs par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Dimanche—Occupation de Barcelone (Espagne) par le général Curial (1823.)

## MONTEVIDEO.

SIMPLE QUESTION.

A M. LE VICE-AMIRAL MASSIEU DE CLÉVAL.

La mort de nos deux compatriotes, châtiments éventrés et égorgés par l'ordre d'Orbe, est-elle vengée ?

JUAN MANUEL DE ROSAS.

(Suite.)

« Il m'eut suffi de sauver les personnes qui s'étaient compromises pour moi; celles de la campagne, bien entendu: car, pour celles de la ville, peu m'importait. Mais on ne voulut rien entendre de Rosas. Je vous ai déjà dit que le gouvernement de Buenos-Ayres ne voulait pas entrer en arrangement avec moi; ma dignité sauve; car Juan Manuel Rosas est incapable de bassesse. Cependant je restai tranquille, bien que la campagne m'appelât avec instance; je ne fis rien; ensuite le gouvernement me demanda de lui indiquer un général; je ne répondis pas. Je ne voulais me mêler à rien, je les voulais convaincre qu'ils ne pouvaient rien sans moi. Je savais ce qui allait arriver, je savais qu'ils ne pourraient pas s'entendre, et que déjà ils ne s'entendaient pas. Enfin, Lavalle commit une dernière folie, en s'enfonçant dans la province de Santa-Fé jusqu'au Car-

carafin, pour ne rien faire, comme vous le savez, et pour se retirer bien vite. Des-lors, il me fut impossible de contenir Lopez; il se presenta; il fallait que je me présentasse aussi. Je souffrais de cette nécessité, je fis tout pour éviter le mal; enfin, l'état en vint où vous le voyez, et vous me trouvez, dans des circonstances difficiles, revêtu d'une haute dignité. Tous disent que je suis fédéral; cela me fait rire; je vous ai dit déjà que je ne suis pas fédéral, je n'ai jamais appartenu à un semblable parti; si j'y avais appartenu, j'aurais su le diriger; ce que personne n'a fait. Ce Dorrego... quelle tête! Nul ne le connaissait mieux que moi. Tout ce que je veux, c'est éviter le mal, rétablir nos institutions: mais je souffre qu'on m'ait forcé d'occuper le poste où l'on m'a placé; parce que je ne suis pas fait pour gouverner. »

Ce discours n'a pas besoin de commentaires: poursuivons le cours de notre histoire.

Aussitôt que Rosas eut l'administration en main, il s'occupa de détruire l'œuvre de pacification de M<sup>rs</sup>. Viamont, Garcia et Guido, et de ruiner par tous moyens le pouvoir du général Paz, sans être arrêté par cette idée que le général était déjà reconnu, comme gouverneur, par la province de Buenos-Ayres; que, son prédécesseur Bustos étant mort, le gouvernement de Buenos-Ayres ne devait pas combattre le général Paz, et qu'il n'avait rien pour remplacer les éléments d'ordre et de civilisation sur lesquels le général s'appuyait dans les provinces de l'intérieur. Cette guerre commença par la violation de la dignité diplomatique sur les envoyés de Cordova, Fraguero et Agüero,

dont les maisons furent assaillies par une populace féroce; elle se termina par le meurtre de milliers d'Argentins, par la destruction de propriétés industrielles et commerciales, par l'établissement, dans les provinces de l'intérieur, de commandements partiels qui y entretenaient l'anarchie, le malheur, la désolation en permanence. Quant à Rosas, dans cette guerre, il ne s'avança que jusqu'à Pavon, pendant que l'on combattait dans la campagne de Cordova, c'est-à-dire qu'il resta à 150 lieues du théâtre de la guerre. Il fit depuis assassiner les officiers pris au général Paz, et travailla avec un acharnement odieux pour que le gouverneur don Estanislao Lopez fut fusillé ce brave et malheureux général. Mais Lopez, inquiet des projets ambitieux de Quiroga et de Rosas, n'y consentit pas, et garda le général Paz pour un cas désespéré.

A. DELACOUR  
traducteur.

[La suite au prochain numéro.]

Nous remercions, au nom de la population française de Montevideo, M. le chef politique et de police de cette capitale, pour l'ordonnance toute sympathique qu'il vient de publier à l'occasion de l'anniversaire du 29 juillet 1830. La voici.

LE CHEF POLITIQUE ET DE POLICE DU  
DEPARTEMENT.

C'est aujourd'hui l'anniversaire des glorieuses journées où le peuple Français reconquit ses libertés. Ce sont des journées dignes de la

## FEUILLETON.

SOUVENIRS DES GUERRES MARITIMES DE LA  
REVOLUTION ET DE L'EMPIRE.

Expéditions d'Irlande (1796-1798.)

La division légère destinée à renouveler, en 1798, l'entreprise avortée deux ans auparavant, mit à la voile dans la soirée du 10 septembre. Elle se composait du vaisseau le *Hoc*, monté par l'amiral Bompard, et des frégates la *Loire*, l'*Immortalité*, la *Romaine*, l'*Embuscade*, la *Sémillante*, la *Coquille*, la *Résolue* et la *Bellone*, capitaines Segond, Legrand, Bergevin, Clément de la Roncière, Lacouture, Déperonne, Bergeau et Jacob. Cette escadre portait environ 4,000 hommes de troupes de débarquement qui devaient aller renforcer le détachement déposé depuis quelques jours, par l'amiral Savary, sur le sol de l'Irlande. C'était le dernier espoir des patriotes de Dublin; si cette nouvelle tentative ne réussissait pas, ils retombaient pour long-temps, pour toujours peut-être, sous le joug abhorré des Anglais.

Presque au sortir de la rade de Brest, la division fut

aperçue par deux bâtimens ennemis qui croisaient dans la Manche, et dont l'un, après avoir communiqué avec le plus gros, cingla vers l'Angleterre comme pour y aller porter la nouvelle du départ de notre escadre.

Jusqu'au 10 octobre et malgré les ruses imaginées par l'amiral pour donner le change aux Anglais sur la destination de la flotte, les navires ennemis ne quittèrent pas le sillage de nos frégates. Il eût été facile à nos marins de se débarrasser de ces espions acharnés; mais le ministre avait formellement ordonné à Bompard d'éviter tout ce qui pouvait lui occasionner la moindre perte en hommes ou en matériel, et retarder le débarquement projeté. Deux fois le capitaine Segond, impatienté de l'effronterie des deux mouches anglaises, demanda par signaux, au chef de division, l'autorisation de combattre; la première fois, l'amiral dit non, la seconde fois, il ne répondit pas, et le capitaine de la *Loire* se mit joyeusement à la poursuite de la frégate ennemie; mais au moment où il allait commander le premier feu, un ordre télégraphique du vaisseau amiral le força de rejoindre.

—Sacrébleu! s'écria Segond dans un paroxysme de colère, et en brisant son porte-voix sur un canon, l'amiral me vole une victoire!

Le 11 octobre, au point du jour, l'amiral, qui, pendant la nuit, avait réussi à dépister les Anglais, fit signal à toute la division de laisser arriver pour reconnaître la terre et aborder, s'il se pouvait. Il se décida à opérer le débarquement dans une petite baie au nord-ouest de l'Irlande, et, par précaution, il détacha l'*Immortalité*, la meilleure marcheuse des huit frégates, avec mission d'éclairer l'espace qui séparait encore l'escadre du point où elle devait atterrir. Au bout d'une demi-heure, on fut surpris de voir revenir l'*Immortalité*: elle venait annoncer qu'elle avait aperçu plusieurs voiles à l'horizon. Cette nouvelle, qui, contrairement à l'attente, fut bientôt confirmée par l'apparition d'une escadre anglaise dans les eaux de la nôtre: c'était celle de sir John Nansen, qu'un des deux espions était allé prévenir en toute hâte dans la Manche. Cette division ennemie se composait de cinq vaisseaux: le *Foudroyant*, de 80, le *Canada* de 73, avec pavillon amiral, le *Robuste*, de même force, le *Magnanime* et l'*Assis*, vaisseaux rasés; trois frégates de premier rang: l'*Éléonore*, le *Melampus* et l'*Amélie*, complétaient les forces britanniques.

La supériorité des Anglais était facile à apprécier. Leur escadre portait 629 bouches à feu, la nôtre, 400 seulement;

vénération de tout homme libre. Parmi nous, une nombreuse population française est appelée à les célébrer, à rendre hommage aux martyrs des trois jours, et à ces héros qui renversèrent la royauté de droit divin pour asseoir une royauté populaire. Pour ce motif, et afin que la population française puisse donner un symbole à cet heureux souvenir en arborant ses glorieuses couleurs,

ORDONNE :

ART. 1er. Pour le 29 et le 30 du présent mois de juillet, est suspendue la prohibition extraordinaire, en vigueur, de placer des bannières sur les maisons de cette capitale.

ART. 2. Soit publié, etc.

Montevideo, 28 juillet 1843.

ANDRÉS LAMAS.

ANNIVERSAIRE DU 29 JUILLET 1830.

Avant hier, 27 juillet, nous avons publié une pièce de vers toute patriotique, qui jetait quelques fleurs funéraires sur les martyrs de la victoire et de la liberté. C'est été pour nous une satisfaction légitime de voir M. le consul provoquer une souscription, pour consacrer, sur ces rives lointaines, un service funèbre à nos frères tombés sous les baïonnettes de la garde royale et des Suisses. Mais nous nous sommes rappelés, que, à l'époque de la mort de M. le duc d'Orléans, M. Pichon, par un motif d'économie que la population française n'a pas compris, s'était dispensé de faire rendre à sa mémoire un hommage public dont le vœu était dans tous les cœurs. Son apathie, au souvenir des glorieuses journées de notre révolution ne nous a donc pas étonnés.

Nous avons planché, sans lui, la mort de nos compatriotes; nous célébrerons, sans lui, leur triomphe. — que donne aujourd'hui à notre consul M. le chef politique, par son ordonnance que nous publions, est assez palpable, pour qu'en France elle excite à un haut degré l'attention de la presse.

La presse parisienne, surtout, relèvera avec dignité, avec justice, la fête qui se prépare pour demain, fête à laquelle assistera toute la Légion Française, pour protester en même temps contre l'abandon scandaleux de M. Pichon et de M. Massieu de Clerval. Notre réunion sera nombreuse, unanime et calme; elle sera digne du peuple hospitalier avec lequel nous fraternisons, digne de la nation à laquelle nous sommes fiers d'appartenir malgré un

elle pouvait donc lancer cinq mille quatre cents livres de fer par bordée, tandis que les bâtiments français n'en pouvaient lancer que quatre mille. Bompard devait donc songer avant tout à remplir en toute hâte l'objet de sa mission. Il manœuvra en conséquence, sauf à retrouver les Anglais au retour, quand il serait débarrassé des troupes et du matériel qui encombraient les bâtiments. Dans le mouvement qu'il fit faire à son vaisseau, ainsi qu'aux frégates, pour serrer le vent en couvrant tribord amures, le *Hoche* perdit son grand mât de hune et son perroquet de fougue; pour comble de malheur, les débris de ces deux mâts créchèrent, en tombant, la grande voile; de sorte que le vaisseau-amiral dut ralentir sa marche et, par suite, celle des frégates, ce qui permit à l'ennemi de menacer de plus près la division républicaine. Néanmoins, le jour et la nuit se passèrent sans autre accident, si ce n'est toutefois une voie d'eau à la *Résolue*.

Le 12, aux premières clartés du jour, nos marins s'aperçurent qu'ils étaient complètement cernés par les Anglais. Per après, malgré tous les efforts tentés par Bompard pour jeter les bouées à terre, une partie de l'escadre britannique passa entre nos vaisseaux et le rivage. Dès ce moment, il ne fallut plus songer qu'à soutenir dignement l'honneur du pavillon. A neuf heures, les frégates serraient vivement l'ennemi au feu et les canonnières s'apprêtaient à faire tonner leurs canonnades.

Les premiers et les plus terribles coups des Anglais se

mensonge officiel, digne de ceux dont les bras intrépides ont placé sur un trône glorieux la dynastie de juillet.

Le soleil des trois jours ne nous fera pas défaut.

Montevideo, 29 juillet 1843.

A. DELACOUR.

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs, en nous excusant de ne l'avoir pas fait plutôt, la lettre que la commission chargée de rédiger la pétition du commerce français de la république orientale a adressée à MM. Bellemare, Le Long et Trois dont le dévouement ne nous a jamais fait défaut. Cette lettre devait être lue à la réunion qui eut lieu le 10 du courant à la salle du Jardin; mais, par un oubli que comprendront les personnes présentes à cette assemblée et qui ont pu voir l'émotion du président à la suite de la lecture de la pétition et des deux protestations, la lettre ne fut pas lue.

Messieurs,

L'intérêt que vous n'avez cessé de prendre à notre situation nous impose le devoir de vous témoigner publiquement notre reconnaissance. Si vos démarches n'ont pas toujours eu le résultat que vous aviez le droit d'en attendre, la faute ne peut en être imputée à vous, messieurs, dont le zèle ne s'est jamais ralenti.

Dernièrement encore, l'un de vous, messieurs, sans mission reconnue, et uniquement poussé par son vif désir de nous être utile, a recommencé des démarches que le bien de ses compatriotes, parfaitement compris par lui, pouvait seul lui inspirer. L'espoir de voir le gouvernement de notre pays s'occuper enfin de nous, est rentré dans nos cœurs lorsque nous avons eu connaissance de la lettre qu'il a bien voulu adresser à l'un de nous.

Notre position est des plus critiques, mais nous trouverons en nous mêmes assez d'énergie pour en surmonter les difficultés. C'est en face de l'ennemi barbare que vous avez combattu en France par vos démarches incessantes que nous vous adressons l'expression de notre sincère gratitude. Nous nous hâtons, parce que chacun de nous veut prendre part à ce tribut de reconnaissance si dignement

ne pourrions nous tous remplir un devoir qui nous est si consolant aujourd'hui.

Nous avons l'honneur d'être,

Messieurs,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs.

Fred. Des Brosses.

Président de la commission:

Thiébaud.

J.-B. Bris.

H. Escher.

A. Delacour.

J. Pottin.

C. Robillard.

A. Portal.

Montevideo, juillet 1843.

dirigèrent sur le *Hoche*. Foudroyé par le *Robuste*, l'*Amélie* et la *Magnanime*, le vaisseau français ne savait auquel de ses adversaires riposter avec le plus de succès. Il se débattait comme un tigre, et la fumée qui l'enveloppait continuellement disait assez avec quelle activité ses artilleurs faisaient leur devoir. Second aperçut dans cet instant critique, et veut sauver le *Hoche* en enlevant le *Robuste* à l'abordage. Il ce concerta avec le commandant de l'*Immortalité* qui consent à le seconder dans ce mouvement décisif. Aussitôt il fait force de voiles et lance la *Loire* sur le bâtiment anglais. Mais, celui-ci évite l'abordage et, d'un autre côté, l'*Immortalité*, se faisant attendre, l'intrépide capitaine est obligé de renoncer à une tentative qu'il ne peut renouveler sans assistance. En reprenant son poste de bataille, après cette belle manœuvre, sa frégate essuie une bordée en salut qui lui tue plusieurs hommes et lui fait de nombreuses avaries.

A défaut de l'histoire, qui a été si ingrate pour notre marine républicaine et impériale, le *Moniteur* a enregistré un fait vraiment extraordinaire qui se passait à bord du *Hoche* pendant cette lutte sanglante. Tandis que les boulets et la mitraille faisaient un ravage affreux sur le pont de ce vaisseau, un jeune homme, nommé Alexandre Fauja, dessinait tranquillement cette scène de carnage sans faire plus d'attention aux projectiles qui sifflaient à ses oreilles, que s'il eût été dans un atelier d'artiste. Quelques jours après, prisonnier en Irlande, il convoya son cro-

A monsieur G. Bellemare, délégué de la population française de la rive gauche de la Plata.

A monsieur John Le Long, vice délégué, id. id.

A monsieur Edouard Trois, colonel du génie.

Paris.

NOUVELLES DU SOIR.

Les bâtiments de guerre français et ceux des nations amies, ont salué hier, à midi, pour l'anniversaire de la révolution de 1830.

—La musique de la légion française a joué, hier, dans la cour de la Casa-Fuerte, plusieurs airs avec beaucoup d'ensemble. Nous avons surtout remarqué les solos de cornet à piston et de flûte.

MEURTRE D'UN BASQUE FRANÇAIS.

Pierre Escaray, natif du département des Basses-Pyrénées, parti le 16 juillet pour le campement d'Oribe, avec Pierre Plache, pour chercher ses hardes qu'il avait laissées dans une maison au commencement du siège. Ces deux Basques, en arrivant au campement des Biscayens; rencontrèrent quelques-uns de leurs connaissances et se mirent à boire avec eux. Les Biscayens, voyant que le sieur Pierre Escaray avait de l'argent, commencèrent à leur chercher dispute, et le camarade de ce dernier, soupçonnant leurs intentions, s'échappa au premier moment favorable, en faisant signe à Pierre Escaray de sortir. Ils réussirent à le faire. Pierre Escaray se réfugia chez un cure. Les Biscayens le virent entrer; ils obligèrent le cure de le leur livrer, ils lui prirent onze onces et un patacon qu'il avait sur lui; puis ils l'égorgerent. Pierre Plache s'était réfugié dans un saladero; un capataz l'a tenu 9 jours caché dans une citerne. Un Biscayen averti secrètement le capataz, que, s'il avait donné asyle au jeune homme, il agirait sagement de le cacher avec soin; qu'on le cherchait partout, et que son compagnon avait été égorge. Pierre Plache est parvenu à s'échapper du saladero, il est arrivé le 28 juillet à Montevideo.

Que M. Massieu de Clerval et M. Pichon

quis à son père avec une lettre qui fut rendue publique en France par la voie du journal officiel.

Le *Hoche*, écrasé par ses trois ennemis, auquel vint se joindre, à la fin du combat, un renfort de deux vaisseaux, amena son pavillon, mais seulement après que l'amiral eut été prévenu par deux fois qu'il n'y avait plus de place au poste des chirurgiens, que la cale était remplie d'eau à la hauteur de six pieds et que le navire coulait bas. La défense avait été héroïque et digne du nom illustre sous l'invocation duquel était placé le bâtiment confis au courage de Bompard. (1)

Parmi les marins qui se firent remarquer dans cette terrible action, nous devons citer le capitaine de frégate Massieu, qui fit des prodiges de valeur à côté de son chef, et rendit un immense service à ses compagnons d'infortune après la bataille. — Pendant la nuit qui suivit la capture du *Hoche*, une tempête effroyable assaillit le malheureux vaisseau, déjà malade. L'ennemi n'avait guère laissé à bord que des blessés entassés pêle-mêle, et quelques marins anglais chargés de conduire la prise. Ces derniers n'ayant rien trouvé de mieux, au milieu de l'ouragan, que de noyer leur terreur dans l'eau-de-vie, gisaient ivres.

(1) L'amiral Bompard, qui ne voulut jamais reconnaître les usurpations de Bonaparte, est mort tout récemment dans le département de l'Ardèche, où il menait la vie la plus obscure.

veillent bien prendre acte de ce nouvel assassinat commis par les soldats du général Oribe. Pierre Escaray était âgé de 22 ans.

NOUVELLES DIVERSES.

—Le journal *Antigua Weekly Register*, du 29 février, entre dans des détails sur le dernier tremblement de terre d'Antigua. Deux églises seulement sur quatre n'ont pas souffert. Sept ont été complètement démolies. Cinq sont sérieusement endommagées. Dans la ville de Saint-Jean le tiers des maisons et des magasins a été jeté à terre. Tous les édifices principaux ne sont que des monceaux de ruines. Presque toutes les maisons particulières sont devenues inhabitables. L'hôtel du gouvernement seul est resté debout. Il était bâti en bois. Immédiatement après la secousse, la mer s'est élevée de trois pieds au-dessus de la plus forte marée. Une agitation extraordinaire se faisait remarquer à la surface de l'eau. On eût dit que l'océan vomissait de son sein des milliers de bancs de sable. Cette agitation a duré près de trois heures. En beaucoup d'endroits la terre s'est entre ouverte et par de larges fissures où s'élançaient des jets d'eau bouillante accompagnés d'une forte odeur de soufre. A Saint-Jean et deux ou trois autres endroits, le sable entraîné par cette eau était fortement imprégné de soufre. Un puits profond à Saint-Jean s'est trouvé en un instant presque comblé par du sable blanc que l'on voyait remonter du fond du puits. Pendant quelques heures, Monserrat s'est trouvé enveloppé d'une épaisse poussière provenant de l'énorme quantité de terre qui s'était détachée des montagnes. La secousse a été fortement ressentie à Monserrat, Nevis et St-Kitt's, mais surtout à la Guadeloupe et à Antigua. (Sun).

—Le Sud de Marseille, que nous recevons par voie extraordinaire, contient des nouvelles importantes. On écrit de Constantinople à ce journal en date du 7 avril :

Le message de l'empereur Nicolas à la lettre du sultan, dont M. de Boutenief n'avait envoyé qu'une simple copie, ne s'est pas fait attendre long-temps; un courrier de cabinet a apporté au divan un ultimatum à quinze jours de délai. L'empereur persiste dans ses prétentions; il demande que le prince soit destitué pour être réélu d'une manière plus régulière, plus conforme aux traités; il ne veut entrer dans aucune discussion de droit; il ordonne que des mesures soient prises par le cabinet de Saint-Petersbourg; en d'autres termes, une intervention armée aura lieu en Serbie. Telles sont les communications qui ont été faites au divan par M. de Boutenief, qui a rendu à Sarim-Effendi la lettre du sultan que l'empereur n'a pas voulu accepter. Les ministres ont été consternés par

de pareilles communications; aucun d'eux n'a eu la hardiesse d'aller en donner connaissance au sultan.

Riza-Pacha en chargeait le grand-visir, celui-ci Sarim-Effendi qui, à son tour, leur concédait l'honneur du message; enfin on décida de faire un rapport qui a été envoyé au sultan jeudi dernier. On ignore encore de quelle manière il aura reçu cette communication qu'on aura eu soin, du reste, de mitiger adroitement. Ces complications pourraient bien amener un changement de ministère.

Depuis long-temps la diplomatie ne s'était si vivement émue que maintenant. C'est que depuis long-temps aussi elle n'avait eu un sujet aussi grave de s'émouvoir. La question de Serbie intéresse l'Europe entière. C'est dans cette question surtout que l'élément destructeur de la Turquie s'est manifesté avec toute son énergie et sa volonté immuable en présence de l'élément conservateur, faible, hésitant, irrésolu. La conduite de l'Autriche est inexplicable, contre ses précédents et contre ses intérêts, elle se prononce en faveur de la Russie; elle recule devant l'attitude menaçante de cette puissance.

Il paraît que le chargé d'affaires d'Autriche, après avoir donné communication au divan de ses instructions, s'est rendu chez sir Stratford Canning pour l'informer de la teneur des dépêches qu'il venait de recevoir, et de la démarche qu'il venait de faire auprès du divan pour l'engager à céder.

Cette communication fut un coup de foudre pour le représentant britannique, qui, dans son excès de mauvaise humeur et d'emportement, frappa sur une table qui se trouvait près de lui et renversa plusieurs pots de fleurs qui se trouvaient dessus (historique). Un courrier extraordinaire a été expédié à trois heures du matin à Londres par l'ambassadeur britannique; mais la partie est perdue; la Russie peut considérer son triomphe comme assuré; tous les efforts sont vains maintenant, la Porte sera forcée de céder, quoique jusqu'ici elle n'ait rien dit encore qui puisse autoriser à le croire.

(Journal du Havre.)

VARIÉTÉS.

MYSTIFICATIONS HUMAINES.

*Mystification des mystifications! et voilà tout n'est que Mystifications.*

(Suite.)

Le monde est assez riche en événements pour s'apercevoir aisément que tel, qui nous veut du bien, se trompe; et nous fait indirectement du mal; et que tel, qui nous

conduire au supplice (1). C'est là, comme on voit, une bien lugubre histoire.

Mais reprenons le récit de la lutte maritime.

Quand le *Hoche* eut été aminé par ses vainqueurs, le récit de l'escadre française dut, en désespoir de cause abandonner le champ de bataille. Cinq bâtiments anglais, parmi lesquels le *Foudroyant* et l'*Anson*, manœuvrèrent pour couper toute retraite à nos frégates. Le *Foudroyant* était surtout placé de façon à ce qu'aucun de nos navires ne put se soustraire à ses boulets. La *Loire* fut un de ceux qui souffrirent le plus de ses volées, tirées presque à coup sûr. Néanmoins, elle le coupa sur son avant et tint bientôt plus rien à craindre de lui. Restait l'*Anson*, qui attendait encore les nôtres au passage; mais les frégates républicaines étaient en nombre plus que suffisant pour braver un vaisseau isolé, et même, au besoin, pour obliger à fuir. Segond tenait la tête de la ligne; il croyait que l'*Immortalité* et la *Romaine* s'empresseraient de le suivre. La *Loire* étant bonne voilière, il modéra sa marche pour les attendre. Mais son espoir fut trompé: les deux compagnes de la *Loire* prirent une direction opposée à la sienne et la laissèrent à la merci du 74. Le dépit que cet abandon fit éprouver à Segond ne l'empêcha point d'aviser sur le champ au moyen de sortir de la position dangereuse où il

(1) Wolfe Tone a laissé de curieux mémoires, dans lesquels les expéditions d'Irlande sont fidèlement racontées.

veut du mal, se trompe encore, et nous fait indirectement du bien. Le pis de l'aventure est que ceux qui nous font du mal, en ne voulant que du bien, se font, comme à nous, tristement du mal. Enfin, le jour du paiement arrive; et chacun, également tiré pour se plaindre à tort, le prétendu bienfaiteur d'abord, et le soi-disant ingrat du prétendu bienfaiteur; l'un, le cœur saignant de ce qu'il a donné; l'autre le cœur saignant de ce qu'il a reçu; l'un et l'autre, au lieu du retour qu'il attend, se trouve au bout du compte également déçu: mystification déplorable, et qui doit apprendre aux bienfaiteurs comme aux obligés que leur premier devoir est de se bien connaître, et qu'il est donné à peu d'hommes de savoir, avec fruit, offrir ou recevoir.

Il y a des situations particulières, dans le cours de notre vie, où nous croyons que des figures, dont la physionomie nous est étrangère, et que nous voyons rapidement sur nos pas, les unes pleureuses, ricanes, dédaigneuses, les autres pales, rouges, défaits, sont affectées de notre état, et paraissant bien ou mal nous connaître, expriment par leur figure, et sans nous aborder ni nous parler, leurs sentiments pour nous. Pourquoi ces pleurs? ces ris? ces dédains? ces pâleurs? ces rougeurs? ce malaise? D'où vient tout ceci qui semble, en effet, et si bien à propos, s'appliquer à notre état?... Serait-ce, à notre égard, de l'intérêt? de la moquerie? du mépris? de la peur? de la honte? ou la marque d'un profond respect? Eh non! point de tout. Ce n'est rien, rien de tout cela. Le motif de ces pleurs est l'abandon d'un amant; de ces ris, le succès d'une affaire, et de ces dédains, un déboire au-dessus duquel on veut se placer en prenant l'univers à témoin de ses dédains. Le motif de ces pâleurs n'est rien que les effets de la marche, de la fatigue ou de la faim; ces rougeurs sont les vapeurs du bourgeois ou du champêtre et l'inflammation d'un bon et copieux déjeuner. Ainsi, ce que nous prenons, à tort, pour quelque chose, amour haine ou respect, n'est tout simplement qu'une nouvelle mystification.

(La suite.)

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 29 juillet.

- De Paranaguas, brick sarde, *Corolo*, à D. P. Rizzato; avec bois.
- De Rio-Janciro, brick anglais, *John Hall*, en 14 jours; en lest.
- De Sainte-Catherine, polacre nationale, *Des Hermanos*, 60 tx., à Costa Guimarães.

se trouvait. Avant de combattre, il a recouru à la ruse: au moment où il se voit à portée de pistolet de l'*Anson*, il fit hisser un pavillon anglais au-dessus des couleurs républicaines, afin de persuader à l'ennemi que la *Loire* est un des prises amarines dans le combat du matin. Le stratagème réussit un moment, et l'*Anson* se laisse approcher sans défiance; toutefois, ne recevant point de réponse à ses questions, le capitaine anglais commence à concevoir quelques soupçons et fait envoyer à la frégate un boulet qui met plusieurs hommes hors de combat. Aussitôt le pavillon britannique provisoirement placé au-dessus de l'oriflamme tricolore disparaît du mâst de la *Loire*, et une bordée épouvantable salua notre drapeau délivré du contact des couleurs anglaises. Une salve d'enthousiasme suit immédiatement la détonation des canonnades, et à cette explosion belliqueuse se mêlent mille plaisanteries sur la méprise de l'Anglais. Mais celui-ci se remet de sa surprise et répond vigoureusement à la provocation de la *Loire*. La frégate semble un instant anéantie sous la trombe de fer qui l'enveloppe; ses voiles principales sont déchirées; ses manœuvres volent en morceaux; deux de ses vergues sont brisées, et leurs éclats vont blesser les hommes portés sur le gaillard.

(La suite au prochain numéro.)

## PARTIE OFFICIELLE.

LE CHEF POLITIQUE ET DE POLICE DU  
GOUVERNEMENT, ORDONNE :

ART. 1er. A partir de lundi, 24 du courant, demeurent sans valeur et sans force aucune les papelettes d'exception de la patente extraordinaire accordées aux étrangers qui servent dans les rangs de la liberté et de l'honneur;

ART. 2. A partir du même jour, le chef politique et de police donnera de nouvelles papelettes d'exemption aux étrangers qui attesteront avec un certificat des chefs respectifs des corps auquel ils appartiennent, qu'ils sont enrôlés dans les rangs de la liberté et de l'honneur;

ART. 3. Soit publié par édit et pendant deux jours dans les journaux de la capitale

Montevideo, 21 juillet 1843.

ANDRÉS LIAMAS.

## AUX LEGIONS ETRANGERES.

*Démonstration de la répartition des terrains offerts.*

Le gouvernement de la république et les chambres ont décrété avec force de loi, que la présente guerre terminée, il serait donné en propriété et à titre de récompense aux légions française et italienne, et à tous les étrangers qui s'armèrent comme elles, VINGT LIEUES DE TERRAINS DE PROPRIÉTÉ PUBLIQUE SUR LE LITTORAL DE LA RÉPUBLIQUE. — Remarquons en passant que c'est sur le littoral, c'est-à-dire sur les côtes de la république, où les terrains ont une plus grande valeur. Il leur a été promis également 50,000 têtes de bétail.

Laisant de côté l'examen de la répartition de ce bétail, dont le calcul est très facile, je le ferai seulement à l'égard des terrains.

Chaque lieue de terre dans le pays contient soixante cadres de hauteur et soixante cadres de base; ce qui fait 3,600 cadres en superficie ou carrées; cette somme multipliée par 20, qui est le nombre de lieues, donne un total de 72,000 cadres carrés. Eh bien! En supposant que les légionnaires étrangers soient au nombre de 3,800, on peut calculer que chaque varre carrée vaut un réal, la valeur en est beaucoup plus élevée, puisque nous avons vu M. Lafone vendre à deux réaux (argent) la varre carrée de ses terrains à la barra del Pantanos. Chaque cadre contient 10,000 varres carrées, les dix-neuf cadres font 190,000 varres, qui à un réal, présentent une valeur de 23,750 piastres; récompense magnifique assurément quand même on en diminuerait la valeur de moitié, en calculant à un demi réal la varre, puisque cela produirait encore environ 12,000 piastres pour chaque individu. Si l'on joint à cela le produit qui sera tiré d'une aussi grande étendue de terrain par plus de 3,000 hommes laborieux, la valeur monte à une hauteur prodigieuse. Chaque soldat aura obtenu cette récompense, en défendant sa vie contre les couteaux des égoïstes, qui ont juré d'exterminer les étrangers et leurs familles; il aura de plus conquis pour toujours l'amitié et l'estime d'un peuple généreux et reconnaissant.

Ma démonstration mathématique est, j'en suis sûr, claire et vraie.

Un ami des Légionnaires.

## AVIS DIVERS

## AVIS.

Le portrait de S. E. M. le général Paz, publié par la lithographie de l'Etat, est en vente à la librairie d'Hernandez et à ladite lithographie.

## A AFRETER.

Pour n'importe quel port de France.

Le navire français, neuf, "Parana", capitaine Losonte. S'adresser chez Amoye et Richaud, maison Lavalleya.

## AVIS.

Madame R. Allain, est invitée à passer rue Cerrito n. 78, pour avoir connaissance de

quelque affaire qui l'intéresse, on ne sait pas pour l'instant sa demeure actuelle.

## AVISO.

Se desea encontrar unâ casa con dor à tres piezas y cocina para dos personas, las que las tuviesen y gustasen alquilarlas, ocurrirán á la calle de 25 de mayo núm. 67.

## AVIS.

On désirerait trouver, à louer une maison avec deux ou trois pièces et cuisine pour deux personnes, celles qui aurait en disposition le logement comme on le désire peuvent donner renseignements rue du 25 de mai, n. 67.

## AVIS.

Il y a de tres belles sang-sues, nouvellement arrivées de France, dans la barberie en face de la Police.

## AVIS.

Madame Chastelet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, á l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à confectionner tous les objets de mode, remettra à neuf les marabouts; l'on trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

## AVIS.

Les personnes qui devront pour comptes, billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, qu'ils en payent le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

## AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévient par la même voie, du jour, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant,

Adre. Barrère.

## Changement de domicile.

La lithographie de l'Etat, a transféré son domicile de la rue de las Cámaras á celle du 25 de Mayo, n. 221, au 1er étage de la maison de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

La protection que le gouvernement a daigné prêter á ce nouvel établissement est une preuve qu'il n'épargnera aucun soin pour satisfaire les personnes qui désireront l'occuper en tout ce qui concerne cette profession; soin, promptitude et prix modérés.

## Changement de domicile.

Madame Mortet accoucheuse vient de transférer son domicile de la place de la Constitution á la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

## AVIS.

On trouvera á l'imprimerie du Patriote réu-

nis dans une fouille la arcaillaise, le Chan du Départ, le Veillon au salut de l'Empire la Parisienne.

Une nourrice française dont le lait n'a qu'un quinze jours, désire trouver un enfant pour nourrir chez elle, s'adresser á côté du café de l'Immortel, chez M. Jean Julien á la paterie.

Celui qui aurait un billard et voudrait louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos Ayres, n. 232 et 231.

La lithographie de monsieur Giolis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison, en attendant que lui monsieur Giolis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché á cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner á cette maison le travail qu'elles auront á faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servies avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

## ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste aîné, maison Lavalleya, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 á 12 coups á la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux á système ordinaire.

## AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandí, autrefois San Carlos, 90.

L'une de ces dames á l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières á domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

## AVIS.

Maison Honore Gasparin, platero, rue del Rincon, on achete or vieux, argent et cuivre.

## POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement á la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser á monsieur de Gercs, rue de Buenos Ayres n. 158.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 34.